

Le livre entre passé et futur

PAR ROGER CHARTIER

Nous pouvons croire que livre, littérature et lecture sont des invariants universels, et nous pouvons aussi penser que les définitions de ces trois clefs essentielles de l'humanité sont soumises à des mutations où l'emprise du commerce, de la technologie et de la créativité ouvrent le champ d'un futur que nous devinons à peine. Il fallait l'acuité d'un regard exercé à embrasser à la fois l'histoire et l'avenir du livre pour donner tout son sens à ce dossier composé sur le vif de rencontres et d'interviews. Nul autre que Roger Chartier n'aurait pu le faire avec plus de subtilité et de profondeur. Nous sommes heureux de vous en offrir cette lumineuse lecture.



© Michael Wögerbauer
Creative Commons Attribution-Share Alike 3.0.

Roger Chartier

Professeur au Collège de France depuis 2007 (chaire « Écrit et cultures dans l'Europe moderne ») Roger Chartier est un historien du livre et de la culture de réputation internationale. Sa bibliographie est immense et si vous ne l'avez jamais lu, offrez-vous *Écouter les morts avec les yeux* (Fayard 2007), sa magnifique leçon inaugurale du Collège de France.

Les hasards du calendrier ont fait que j'ai lu le passionnant numéro anniversaire de *La Revue des livres pour enfants* en même temps qu'une très remarquable thèse de doctorat consacrée à la littérature numérique et soutenue à l'Université Carlos III de Madrid par Doménico Chiappe, lui-même auteur de contes électroniques (mais pas pour enfants). La réflexion que je propose est née de la rencontre, ou du contraste entre ces deux lectures. Un premier trait surprend. Dans le dossier ici rassemblé, composé à partir d'entretiens avec de jeunes auteurs, éditeurs ou lecteurs, peu nombreuses sont les références à l'édition électronique. Certes, est bien présente la pratique des blogs, comme lieu nouveau pour les comptes rendus critiques ou, avec Marion Montaigne, comme forme nouvelle de publication des bandes dessinées. Mais ce qui domine est l'attachement au livre en sa définition classique : comme un objet, différent d'autres objets dans le monde de l'imprimé, et comme une œuvre, comme un discours (et dans le cas de certains pop-up comme un discours sans texte). Plusieurs des participants expriment avec force leur certitude dans la survie du livre dans sa double nature, énoncée par les métaphores anciennes qui dotaient le livre d'un corps et d'une âme, tout comme l'être humain, ou dans la formule de Kant, qui le désignait comme un *opus mechanicum* et comme un discours adressé au public. Pour Anouck Boisrobert, « le numérique ne remplacera jamais le livre », et pour Julien Magnani, « on vient de traverser l'agression numérique qui est pour moi une époque terminée ». Pourquoi une telle confiance ? Sans doute pour des raisons économiques et littéraires : selon Louis Rigaud, « le modèle

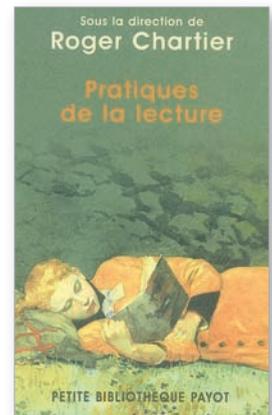
économique de l'application n'existe pas», ce qui bride l'édition électronique, et pour Julien Magnani, «le numérique est un autre lieu de création mais n'a rien à voir avec la littérature».

Certaines données récentes paraissent conforter ces diagnostics. Comme on le sait, le livre numérique n'occupe qu'une place très réduite dans le marché du livre : entre 3 et 4 % en France en 2013 selon les statistiques publiées par le Syndicat national de l'édition. La seule exception à cette marginalité se rencontre aux États-Unis où le pourcentage était de 27 % pour les livres pour adultes en 2012. De plus, l'édition numérique semble hésiter entre deux possibles futurs. Doit-elle être une alternative à l'édition classique, libérée des règles de la propriété littéraire et proposant des œuvres ouvertes, malléables, où s'efface la « fonction auteur » (pour dire comme Foucault) et où se déploie une création en mouvement, collective et anonyme, palimpseste et polyphonie tout à la fois ? En ce sens, elle permet ce que Nathan Lévéque décrit comme « des projets interactifs et originaux finalement impossibles en papier ». Ou bien l'édition électronique de fiction doit-elle se soumettre aux catégories qui, depuis le XVIII^e siècle au moins, définissent la « littérature » : l'individualisation du geste créateur, l'originalité de l'œuvre, toujours identique à elle-même quelle que soit la forme de sa publication, et la propriété de l'auteur sur sa création ? L'hésitation a conduit jusqu'ici à donner la primauté dans l'édition à la publication de textes numériques qui existent ou pourraient exister dans une forme imprimée aux dépens des créations originales, telles les œuvres référencées dans la *Electronic Literature Compilation* (ELC1 et 2).

Un diagnostic confiant, donc, qui a de quoi conforter Umberto Eco et Jean-Claude Carrière : le livre, pour adultes ou pour enfants, ne mourra pas. Et pourtant... Tout d'abord, si le livre électronique pèse encore très peu dans le marché de l'édition, toutes les institutions de la culture imprimée vacillent ou se fissurent : les librairies, mises en péril par les mutations des pratiques des acheteurs (ils achètent moins de livres et le font avec Amazon) ; les journaux, qui perdent leurs lecteurs et leurs points de vente et qui, comme on l'a vu pour certains d'entre eux aux États-Unis, ne paraissent plus que dans une édition électronique, ou encore, parfois, les bibliothèques, tentées par l'idée que les collections numérisées peuvent permettre de vider les magasins et d'éloigner, voire de détruire, les exemplaires imprimés. Le constat est inquiétant dans la mesure où le rôle des libraires et des bibliothécaires est tenu, à très juste titre, comme « indispensable, irremplaçable » (ce sont les mots de Julien Magnani) pour amener enfants et adolescents à la lecture des livres.

D'autre part, est-il si sûr que le numérique n'ait rien à voir avec la littérature, et la littérature avec le numérique ? Le travail de Doménico Chiappe et tous les écrits d'Antonio Rodríguez de las Heras, imprimés ou numériques, invitent à questionner cette double affirmation, à condition, toutefois, de ne pas figer la « littérature » dans sa définition héritée du XVIII^e siècle. La fiction numérique peut produire émotion et connaissance, émerveillement et délice, tout comme les narrations anciennes, mais elle le fait à partir de dispositifs que seule la nouvelle technique rend possibles ou obligés : ainsi, une relation nouvelle entre fragment et totalité, entre

le livre, pour adultes ou pour enfants, ne mourra pas. Et pourtant...



La dématérialisation des textes ou des images ne signifie pas la disparition d'une distribution fort inégale, à l'échelle de la planète ou de chaque société, de la possession des écrans, quels qu'ils soient, et des compétences nécessaires pour en dominer et goûter les promesses.

ROGER CHARTIER

l'indépendance des séquences et l'architecture de l'œuvre ; ainsi, la structure en rhizome qui suggère des itinéraires de lecture singuliers, mais proposés par les auteurs, ou bien les métamorphoses infinies d'une œuvre produites par des lecteurs laissés totalement libres de la transformer ; ou encore, l'intrication dans une même œuvre de multiples langages (scripturaire, iconique, sonore). Aujourd'hui, ces créations numériques « littéraires » sont aux marges d'une modalité éditoriale elle-même marginale. Mais elles existent, ont été recensées (même si beaucoup d'entre elles ne sont plus accessibles, ce qui les fragilise par rapport à la longue vie des livres imprimés) et elles obligent à interroger les gestes et les notions qui nous semblent des invariants (le livre, la littérature, la lecture) parce que nous tenons comme universelles leurs définitions dans notre présent.

Les entretiens réunis ici ne sont pas insensibles à ces mutations, loin de là. Mais elles sont perçues comme la source de possibles hybridations ou de nécessaires coexistences. Hybridations avec l'alliance possible ou souhaitable entre le livre dans sa matérialité et le numérique dans ses multiples usages : « un projet qui croise l'objet et le numérique a toujours été mon défi depuis qu'on est à l'école » déclare Louis Rigaud. Coexistences entre blog et livre dans les pratiques d'écriture des auteurs : « Aujourd'hui, sur mon blog, j'ai mis un album que je ne suis pas parvenue à éditer et j'aime qu'il soit lu comme ça » indique Clémentine Beauvais. Elle distingue ainsi l'édition classique, forcément imprimée, et ce qu'elle désigne comme « un lieu d'édition plus libre, où il y a de la place pour des projets auxquels on tient et dont l'édition ne veut pas ». La distinction renvoie à deux manières d'être « auteur » : au sein des règles qui protègent la propriété littéraire et les droits et revenus qui en découlent et, d'un autre côté, dans la liberté et la gratuité qui régissent la communication électronique. C'est cette même division dans les modes de publication de ses bandes dessinées qu'évoque Marion Montaigne : « j'entretiens le blog comme une fidélisation des lecteurs. Dans le livre, je mets des inédits, parce que j'estime que si les gens ont suivi le blog, il leur faut des surprises ».

Est ainsi mis en pratique ce qui paraît comme une situation idéale, où se distribuent entre différents supports, pour différents publics et différentes lectures, différents types d'écrits ou d'œuvres. Un constat souvent oublié, fait ici par Louis Rigaud, renforce cette vision : « les enfants n'ont pas encore tous des tablettes quand même », ce qui est rappeler que l'accès au monde numérique et à ses machines n'est pas universel. La dématérialisation des textes ou des images ne signifie pas la disparition d'une distribution fort inégale, à l'échelle de la planète ou de chaque société, de la possession des écrans, quels qu'ils soient, et des compétences nécessaires pour en dominer et goûter les promesses. Le rappel est utile contre toutes les illusions qui supposent indûment que le monde, en toutes ses parties et sans écarts entre les individus, est déjà numérique.

Dans ce dossier, l'un de ces écarts est plusieurs fois rappelé : celui qui sépare les générations. Même si les jeunes auteurs ou éditeurs affirment leur attachement au livre, ils savent que des lecteurs plus jeunes qu'eux peuvent s'en éloigner. Pour Clémentine Beauvais qui « vient du livre-papier et n'aime pas trop lire sur tablette », « les romans ado vont sans doute très

vite passer sur support numérique» (à la différence, pense-t-elle, des albums et bandes dessinées). Et c'est l'écriture électronique elle-même, celle des blogs, qui se trouve menacée selon Nathan Lévêque : « je pense que les "BookTubers" sont en train de prendre le pas sur les blogs ». Ces observations, qui font vaciller les certitudes dans la permanence du livre comme objet ou des formes d'écriture du présent, même numériques, oblige à penser que la littérature électronique, en toutes ses formes, conservatrices ou avant-gardistes, ne peut être séparée d'une numérisation de bien plus grande ampleur : celle des relations, des sentiments, des catégories, telle qu'elle est permise ou exigée par les réseaux sociaux. Clémentine Beauvais le signale par sa volonté de « résister » à l'exposition de l'intimité de l'auteur, exhibée ou dérobée, dans les réseaux sociaux. Comme l'a montré Milad Doueïhi, ce sont, en effet, les notions les plus fortement enracinées dans la tradition philosophique ou dans l'expérience collective qui se trouvent radicalement transformées, numérisées tout autant que les écrits : ainsi, l'identité, l'intimité, l'amitié, le savoir.

Encore inégale mais chaque jour plus forte, l'immersion des « nouvelles générations » (comme écrit Nathan Lévêque) dans la culture numérique ne peut pas être sans effets sur les pratiques de lecture, les horizons d'attente face à la fiction, les conventions esthétiques. Pour tous ceux qui viendront, ou qui viennent déjà de l'image-écran (même si elle est composée d'écrits), et non pas du livre-papier, le numérique n'est pas seulement un nouveau support pour d'anciennes expériences. Il fait incorporer des gestes inédits, des formes nouvelles de l'écriture, des associations originales entre les genres et entre les langages. C'est donc dans les pratiques innombrables, quotidiennes, disséminées, des nouveaux lecteurs ou, comme on dit en anglais, des nouveaux « wreaders », lisant et écrivant tout ensemble, que s'invente le futur. Le livre, pour enfants ou non, y trouvera-t-il sa place, à la fois comme un objet encore publié, acheté et lu, et comme un discours dans lequel chaque partie ou chaque fragment ne prend sens que dans sa relation avec la totalité de la narration, de la démonstration ou de l'argumentation ? Tout comme les auteurs, les éditeurs ou les bibliothécaires dont ce numéro a recueilli les expériences et les espérances, je le souhaite ardemment et trouve raisonnable que l'humanité ne se prive pas de la pluralité des cultures écrites dont elle dispose aujourd'hui, manuscrite, imprimée et numérique. Mais les désirs ne font pas toujours la réalité. Celle-ci se construit dans les accords ou discordances entre catégories héritées et habitudes nouvelles. À nous de savoir les identifier, non pas à partir d'impressions trop subjectives ou trop singulières, mais à partir de connaissances fondées sur des enquêtes rigoureuses consacrées aux usages des écrans. C'est là, je crois, une tâche indispensable pour les 50 ans à venir. ●

La culture numérique ne peut pas être sans effets sur les pratiques de lecture, les horizons d'attente face à la fiction, les conventions esthétiques.

